

Jessie Burton

Miniaturiste



folio

COLLECTION FOLIO

Jessie Burton

Miniaturiste

*Traduit de l'anglais
par Dominique Letellier*

Gallimard

Titre original :
THE MINIATURIST

© Peebo & Pilgrim Limited 2014. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2015, pour la traduction française.

Couverture : Photo © Frans Lemmens / Getty Images
(détail).

Jessie Burton est née à Londres en 1982. Elle a étudié à l'université d'Oxford avant de devenir comédienne pour le théâtre et la télévision. *Miniaturiste*, son premier roman, a reçu de nombreuses distinctions et s'est vendu à 800 000 exemplaires en Angleterre.

À Linda, Edward & Pip



*Maison miniature de Petronella Oortman.
Rijksmuseum, Amsterdam.*

Le sigle VOC renvoie à la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, dénommée en flamand Vereenigde Oost-Indische Compagnie, soit : Compagnie unie des Indes orientales. Fondée en 1602, la VOC faisait naviguer des centaines de bateaux pour commercer avec l'Afrique, l'Europe, l'Asie et l'archipel indonésien.

En 1669, la VOC comptait 50 000 employés, 60 *bewindhebbers* (partenaires) et 17 régents. En 1671, les actions de la VOC à la Bourse d'Amsterdam ont atteint 570 % de leur valeur nominale.

Grâce à l'agriculture prospère et à la solidité financière de la République, on dit que les pauvres de Hollande mangeaient mieux que ceux d'Angleterre, d'Italie, de France ou d'Espagne. Les riches mangeaient mieux que tous les autres.

Pillez l'argent! Pillez l'or! Il y a des trésors sans fin, des richesses en objets précieux de toute sorte*.

Nahum 2:10

Lorsque Jésus sortit du temple, un de ses disciples lui dit : « Maître, regarde : quelles pierres et quelles constructions ! »

Jésus lui répondit : « Vois-tu ces grandes constructions ? Il ne restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit. »

Marc 13:1-2

* Tous les passages de la Bible sont tirés de ceux qui furent soulignés dans la Bible des Brandt. La traduction française est celle de l'édition Segond 21. (N.d.T.)

*Vieille Église, Amsterdam,
mardi 14 janvier 1687*

Ces funérailles devaient être discrètes, car la personne décédée n'avait pas d'amis, mais on est à Amsterdam, où les mots s'écoulent comme l'eau, inondent les oreilles, nourrissent la pourriture, et le coin est de l'église est bondé. Elle regarde la scène se dérouler, en sécurité depuis une stalle du chœur, tandis que les membres des guildes et leurs épouses encerclent la tombe béante comme des fourmis attirées par le miel. Ils sont bientôt rejoints par des employés de la VOC et des capitaines de navires, des régentes, des pâtisseries — et par lui, toujours coiffé de son chapeau à large bord. Elle tente d'avoir pitié de lui. La pitié, contrairement à la haine, peut être enfermée et mise de côté.

Le plafond peint de l'église — rare élément que les réformistes n'ont pas éliminé — les surplombe. Il a une forme de coque de bateau renversée, miroir de l'âme de la ville. Sur le bois ancien figurent le Christ Juge avec l'épée et le lys, un navire doré qui fend les vagues, la Vierge sur un croissant de lune. Elle relève la vieille miséricorde à côté d'elle et ses doigts effleurent le proverbe sculpté dans le bois. C'est un bas-relief représentant un homme qui chie un sac de pièces, une gri-

mace de douleur gravée sur son visage. Qu'est-ce qui a changé ? se demande-t-elle.

Et pourtant.

Les morts font eux aussi partie de l'assistance : les dalles de pierre au sol dissimulent des corps sur des corps, des os sur de la poussière, empilés sous les pieds des personnes endeuillées. Là-dessous, il y a des mâchoires de femmes, des pelvis de commerçants, les côtes enserrant le torse vide d'un notable autrefois gras. Il y a des corps d'enfants, au fond, certains pas plus grands qu'une miche de pain. Elle ne peut en vouloir aux fidèles d'éviter de regarder ces concentrés de tristesse. Ils se hâtent de dépasser les plus petites pierres tombales.

Au centre de la foule, elle repère celle qu'elle voulait voir. La jeune femme a l'air épuisée, ravagée par la douleur, et elle remarque à peine les citoyens qui sont venus juste pour la regarder. Des hommes remontent la nef, le cercueil aussi léger qu'une boîte de luth sur l'épaule, car ils sont rompus au transport des morts. D'après leurs expressions, on devine que ces obsèques suscitent des réserves chez certains. Ce doit être l'œuvre du pasteur Pellicorne, conclut-elle. Toujours le même vieux poison dans les oreilles.

En règle générale, funérailles et processions adoptent un ordre précis, les édiles municipaux en haut et le petit peuple en bas, mais personne n'a pris la peine de mettre cette hiérarchie en place, aujourd'hui. La femme suppose que jamais un tel cadavre n'a pénétré dans une maison de Dieu au cœur de la cité. Elle apprécie ce rare défi. Fondée sur le risque, Amsterdam aspire désormais à la certitude, à une vie bien rangée, à conserver le confort de son argent en respectant une bienséance morne.

J'aurais dû partir avant ce jour, songe-t-elle. La mort se rapproche trop.

Le cercle des fidèles s'ouvre et le cercueil fait son entrée. Tandis qu'on le descend dans le trou sans plus de cérémonie, la jeune femme s'approche du bord et jette un petit bouquet de fleurs dans l'obscurité. Un sansonnet bat des ailes dans un coin de l'église et dégringole le long du mur blanchi à la chaux. Des têtes se tournent vers lui, distraites un instant, mais la jeune femme ne tressaille pas, ni la femme dans la stalle du chœur. Toutes deux regardent les pétales décrire un arc et flotter vers le fond alors que Pellicorne entonne l'ultime prière.

Les porteurs font glisser la nouvelle dalle en place. Une servante s'avance et s'agenouille. Elle ne parvient pas à retenir ses sanglots et, comme la jeune femme épuisée ne fait rien pour mettre un terme à la scène qu'offre sa servante, un « chut ! » vient souligner ce manque d'ordre et de dignité.

Deux dames en robe de soie, près du chœur, murmurent derrière leurs mains. « Ce genre de conduite est justement la raison de notre présence ici, dit l'une.

— Si elles se donnent ainsi en spectacle publiquement, elles doivent se comporter comme des animaux à la maison, renchérit l'autre.

— C'est vrai, mais j'aurais tant voulu être une mouche sur leur mur ! Bzz bzz... »

Elles étouffent un éclat de rire et, dans sa stalle, la femme remarque que ses phalanges sont blanches à force de serrer la miséricorde.

Le sol de l'église à nouveau scellé, le cercle se dissout. La jeune femme, telle une sainte tombée d'un vitrail de l'église, note la présence des hypocrites qui n'ont pas été invités. Ils se mettent à

bavarder en prenant la direction des ruelles sinueuses, et la jeune femme et sa servante, en silence, leurs bras entrelacés, finissent par les suivre le long de la nef, jusqu'au dehors. La plupart des hommes vont retrouver leur bureau ou leur comptoir, parce que garder Amsterdam à flot nécessite de ne jamais relâcher ses efforts. « Notre dur labeur nous a conduits à la gloire, mais la paresse nous renverra dans la mer », dit-on. Et ces derniers temps, la montée des eaux semble imminente.

Sitôt l'église vide, la femme quitte les stalles du chœur. Elle se hâte, redoutant qu'on la découvre. « Les choses peuvent changer », dit-elle, et sa voix résonne contre les murs.

Quand elle trouve la pierre tombale qu'on vient de mettre en place, le granit plus chaud que sur les autres tombes, les mots gravés en creux encore encombrés de poussière, elle constate que le travail a été bâclé. Que ces événements aient pu se produire devrait être incroyable.

Elle s'agenouille et plonge la main dans sa poche pour achever ce qu'elle a commencé. C'est sa prière à elle : une maison miniature, assez petite pour tenir dans sa paume, neuf pièces et cinq personnages confectionnés avec un art consommé, travaillés hors du temps. Elle place soigneusement l'offrande à l'endroit où elle était destinée à reposer, puis nettoie le nom gravé et bénit d'une caresse de ses doigts rugueux le granit qui refroidit.

En poussant la porte de l'église pour sortir, elle cherche instinctivement des yeux le chapeau à large bord, la soutane de Pellicorne, les femmes enveloppées de soie. Ils ont tous disparu, et elle pourrait être seule au monde, sans le passereau